

Basse continue

Paul Bélanger

Numéro 146, mars 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83234ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, P. (2016). Basse continue. *Les écrits*, (146), 63–70.

PAUL BÉLANGER

Basse continue

récit du rebours

toute ville a ses cloches
pour rêver les lieux d'une vie
à ciel ouvert

il ne suffit pas de passer
par un tunnel

encore dois-je marcher
et m'ouvrir à ce bruit
devant moi

tout lieu garde mémoire
du passage des êtres

tandis que les harmoniques
laissent en moi
leur prière informulée

d'autres formes de l'oubli

je n'arrive pas à voir qui
derrière la porte insinue la présence

l'angle droit la vertigineuse
descente en parachute

quand les idées s'entremêlent
que les nombres inventent
un drainage de bronze
contre les intempéries
qui me font battre des paupières

»

je me surprends soudain d'être
si vieux que j'en sors du monde
mais ai-je déjà du monde été
le châtelain chassé du château
l'exquise hirondelle passant au-dessus
du bûcher et toutes ces vanités
humaines ou moins

étions-nous le monde s'estompant
sans autre royaume que cet envoi
destiné à tout vent nulle part
ailleurs qu'en moi veilleur
énergique présent

»

si peu marchant partent
demain parmi les assemblées
en copeaux d'angoisse les uns
gémissent se plaignent les autres
se taisent et sans mots
disparaissent

»»

quelle ingénue monterait
si bas que passe le temps
sans l'affecter ou si lentement
dans la nuit émeraude un geste
seul suffirait au souffle

»»

tu es toujours
celle qui fait mon désir
je ne t'imagine pas
tu es là

dans le spectre intime
absente en abîme

mémoire lessivée
toute à renaître

pluie de printemps

rose rouge de notre oubli

derrière les portes

je livre au vent quotidien de l'oubli
le chant des montagnes noires
râpées comme un tigre d'hiver
cette vie dis-je ne peut tenir
dans une seule image ma quête
sans fin perdure ce temps
pour moi sans lassitude
car ici plus que n'importe où
ailleurs je suis complet
enraciné

»

je suis un personnage
parti voilà longtemps

ai quitté mon pays
pour ne jamais y revenir

me suis perdu
par les fleuves languides

me barricadant
derrière des portes épaisses

trois blasons

1

le tilleul est pétri par les glaces engoncé
 dans une transparence cristalline et ce corps
 si mal servi sur le point de disparaître tant
 il est diaphane la gorge serrée par le feu

est-ce la rue d'enfance longuement imaginée
 dans le tumulte de ma formation qui viendra
 encore à ma rencontre ivre d'un sommeil gélif
 écouter la voix quelle oreille entendra sourdre
 du verre ténu le cristal du songe qui teint
 en bleu le tapis de neige

2

le grand symphonique l'outarde
 égarée dans les neiges le brouillard
 du temps qui brûle ses gaz
 la gorge décervelée tôt
 il s'était levé dans l'embolie
 matinale de l'hiver il
 revoyait son dernier rêve
 d'immenses bâtiments ronds
 sans mesure ornés d'or le symphathique
 chef qui orchestre la démesure
 dans la fosse les instruments
 dociles leur silence
 sauvage puis violon plainte
 d'un chant méconnu chant

des semences de veille entre
deux sur l'avenue la plus grande
du monde si peu convient-il
et si... mais nul mot ne vint

3

le ciel a une teinte rose légère
dit-elle sensuelle à l'horizon
des îles suspendues s'étendent
en archipel dans le rouge
c'est tout ai-je répondu
il n'y a rien d'autre ici
qu'un paysage qui dépasse
l'humain — et j'hésitais
à dire davantage...

il m'en coûtait de mettre le pied
dans cette musique d'une vie
note après note dans la basse
continue du temps



